

LA

VILLE NEUTRE

OU

LE BOURGMESTRE DE NEUSTADT,

COMÉDIE - VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. YMBERT ET VARNER,

te

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DE
S. A. R. MADAME, LE 22 SEPTEMBRE 1825.

Price : 1 fr. 25 c.



PARIS,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

Cour des Fontaines, n° 4, et Passage de Henri IV, n° 10, 12 et 14.

1825.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE BOURGMESTRE..... M. PERLET.
LE COMMANDANT anglais M. DORMEUIL.
CHARLOTTE, filleule du Bourgmestre..... M^{lle} ADELINE.
WILHEM, paysan au service du Bourgmestre..... M. KLEIN.
VICTOR, Officier français..... M. BÉRANGER.
PLUSIEURS NOTABLES.
SOLDATS ANGLAIS.



La Scène se passe à Neustadt, ville libre du Hanovre, à l'époque de la guerre de sept ans.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence.

Paris, le 19 août 1825.

Par ordre de Son Excellence,

COUPART,

Chef du bureau des Théâtres.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.

Imprimerie de CHAIGNIEAU fils aîné,
rue de la Monnaie, n° 11, à Paris.

LA VILLE NEUTRE

OU

LE BOURGMESTRE DE NEUSTADT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

(*Le Théâtre représente une salle gothique ; dans le fond une large fenêtre ; à gauche une issue qui conduit aux autres appartemens ; à droite une porte secrète entièrement inaperçue ; elle s'ouvre au moyen d'un ressort pratiqué dans la boiserie qui est décorée de diverses peintures.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, *sortant de sa cachette et prêtant l'oreille.*

Personne ? je puis sortir. (*En scène.*) Faut-il être malheureuse d'être née dans une ville comme celle-ci ! être obligée de se tenir cachée toute la journée !

AIR de Turenne.

Depuis sept ans, hélas ! avec furie
On fait la guerre ; et pourquoi ? pour savoir
Si Frédéric aura la Silésie ;
Dans ce débat, nous n'avons rien à voir.

(4)

Nous sommes, dit-on, ville libre ;
Mais, par l'un et l'autre heurté,
Notre état de neutralité
Perd à chaque instant l'équilibre.

Dans ce moment ce sont les Anglais qui occupent notre ville. C'étaient les Français, il y a six mois ; ah ! les Français ! je m'en souviendrai toujours. C'est alors que j'ai rencontré Victor, qui servait comme simple mousquetaire. Il m'aimait, il me disait même qu'il m'épouserait ; à présent qu'il est devenu capitaine, il ne pense peut-être plus à la pauvre Charlotte !... On assure qu'il commandait hier un détachement de Français, qui a pénétré dans notre ville et a failli s'en rendre maître. (*On entend un grand bruit.*) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ? (*Elle court à la fenêtre du fond.*) Un officier français, qui cherche à monter à cette fenêtre ! je ne me trompe pas, c'est lui ; c'est M. Victor.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, VICTOR.

VICTOR, *entrant par la croisée.*

Oui, ma bonne petite Charlotte.

CHARLOTTE.

Vous en ces lieux ? quelle imprudence !

VICTOR.

Il y va du salut de mon corps d'armée : il s'agit de faire tenir cette dépêche au général français ; il fallait nécessairement traverser cette ville. On tire au sort : il me favorise. Je pars : j'ai bientôt franchi le premier poste.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Le second poste m'aperçoit ;
Je suis, grâce à ma diligence,
Manqué par plus d'un maladroit,
Et j'en étais certain d'avance.
Le sort devait me protéger :
La mort vient frapper sans scrupule
Le lâche qui fuit le danger :
Devant le brave elle recule.

(5)

On s'élançe sur mes traces, et ma bonne étoile me conduit dans cette maison où j'arrive comme vous venez de le voir.

CHARLOTTE.

Vous ne pouviez pas plus mal choisir.

VICTOR.

Je n'ai pas choisi : j'ai pris ce qui s'est présenté.

CHARLOTTE.

Vous ne savez donc pas que vous êtes dans la maison du Bourgmestre.

VICTOR.

Votre parrain ? . . . et je ne puis compter sur lui ?

CHARLOTTE.

Ah ! bien oui ! il ne connaît que ceux qui occupent sa ville. Aujourd'hui, tout pour les Anglais. Par exemple, si les Français arrivaient demain

AIR : *Je suis né natif de Ferrare.*

Dans tous les temps il fraternise
Avec ceux que Mars favorise
Et traite comme des intrus
Les vainqueurs qui ne le sont plus.
Son zèle complaisant se montre
Aujourd'hui pour, et demain contre,
Suivant qu'un bon ordre du jour
Veut qu'il soit contre ou qu'il soit pour.

VICTOR.

Le plus sûr est de repartir à l'instant.

CHARLOTTE.

Y pensez-vous ? courir un pareil danger ?

VICTOR.

Que faire ?

CHARLOTTE.

J'imagine un moyen : c'est de vous réfugier dans cette cachette; mon parrain l'a fait construire pour me soustraire

aux regards de tous les officiers qui se succèdent ici ; il n'y a que lui et moi qui en connaissons le secret. Entrez, je vais tâcher de vous procurer des habits qui faciliteront votre départ.

AIR : *Si le métier des armes.*

ENSEMBLE.

Lorsque l'Anglais vous guette,
Profitez du hasard
Qui de cette cachette
Vous offre le rempart ;
Et si votre vaillance
Résiste dans ce jour
Aux lois de la prudence,
Qu'elle écoute l'amour.

VICTOR.

Lorsque l'Anglais nous guette,
Profitons du hasard
Qui de cette cachette
Nous offre le rempart.
Oui, bientôt la vaillance
Réclamera son tour ;
Écoutons la prudence
En écoutant l'amour.

CHARLOTTE.

Eh ! vite !... vite !... voilà mon parrain.

(*Victor entre dans la cachette qui se ferme sur lui.*)

SCÈNE III.

CHARLOTTE, LE BOURGMESTRE.

LE BOURGMESTRE, à la cantonnade.

Pas de réclamations... il faut que l'état-major vive... Il y a des habitans égoïstes qui voudraient dîner tout seuls. (*Entrant en scène.*) Vous ici, Charlotte ? faut-il vous répéter à quels dangers une jeune fille est exposée dans une ville occupée ? est-ce que vous n'avez pas votre cachette ? Si vous ouvrez la porte à chaque instant, ce n'était pas la peine de recourir à la mécanique pour vous soustraire aux regards militaires. Enfin, tu le sais....

(7)

AIR : *Notre fortune est faite.*

Pour rendre ta cachette sûre ,
J'ai fait placer entre les yeux
De cette Minerve en peinture
Un ressort fort ingénieux ;
En le poussant ,
Au même instant ,
La porte s'ouvre , et tu sors prudemment.
Dans cet asile
Tu vis tranquille ,
Grâce à l'effet
De cet heureux secret :
Sur tes chers destins alarmée ,
Ma prévoyance n'a pas dû
Laisser circuler ta vertu
Parmi les corps d'armée.

CHARLOTTE.

C'est bien ennuyeux , mon parrain , de vivre comme ça
toujours enfermée.

LE BOURGMESTRE.

Est-ce que je ne fais pas tout ce qui dépend de moi pour
te distraire ? est-ce que je n'ai pas pour toi toutes les petites
attentions que tu peux désirer ?

CHARLOTTE.

Je ne dis pas le contraire , mais il faut cependant que
ça finisse.

LE BOURGMESTRE.

J'entends bien.... mais ce qu'il te faut dans ce moment ,
c'est un protecteur , (*lui prenant la main et la baisant*) et
je te défie d'en trouver un plus vigilant.... un plus tendre...
un plus.... Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ?... ton
cœur bat ?... tu as l'air tout ému.

CHARLOTTE.

C'est que j'ai entendu un bruit dont je suis encore tout
effrayée.

LE BOURGMESTRE.

Ce n'est rien , rien du tout : un officier français qui
a échappé au coup de fusil d'une sentinelle anglaise.

CHARLOTTE.

Et vous ne savez pas où il a passé ?

LE BOURGEMESTRE, *la caressant.*

Quelle question ! tu penses bien , petite innocente , que si je le savais , il serait indispensable que je le remise sur-le-champ à la disposition du commandant anglais....

CHARLOTTE.

Quoi ! vous le livreriez ?

LE BOURGEMESTRE, *la caressant.*

Tu ne sais guère ce que commande l'impérieuse loi de sûreté personnelle et individuelle.

CHARLOTTE.

Est-il possible que le cœur ne vous dise rien ?...

LE BOURGEMESTRE.

Le cœur !... ce n'est qu'auprès de toi , mignonne , qu'il m'est permis d'en écouter les inspirations.

AIR : *Non, non, je ne veux pas.*

L'aspect de tes traits séduisants ,
De mon cœur troublant le silence ,
Je sens ici des battemens
Qui me révèlent sa présence ;
Mais quand je suis à mon état ,
Mettant de côté sa requête ,
Je me dis : chez un magistrat
Le cœur doit être dans la tête.

J'ai pensé à profiter de cette alerte qui a mis le commandant anglais sens dessus dessous pour prendre avec toi un peu de bon temps. J'ai commandé le plus joli petit repas !... Vilhem va l'apporter et comme je ne veux que personne, pas même cet imbécille, soupçonne ici ta présence, il est nécessaire que tu rentres dans ta retraite.

CHARLOTTE.

Sitôt ?

LE BOURGMESTRE.

La prudence le veut. Va , mon enfant , va.

(*Charlotte se dirige vers la cachette dont elle entr'ouvre la porte ; elle fait mine d'entrer. Victor se montre aux spectateurs.*)

CHARLOTTE , *bas à Victor.*

Soyez tranquille ; je vais chercher ce que je vous ai promis. (*Elle referme la cachette et s'esquive.*)

SCÈNE IV.

LE BOURGMESTRE , *seul.*

Dieu ! Dieu ! qu'est-ce que deviendraient ces pauvres habitans , s'ils n'avaient pas un magistrat comme moi pour prendre leurs intérêts ? il ne se passe pas huit jours sans que la ville soit occupée. Quand on est situé sur une route militaire , il me semble qu'on doit s'attendre à cela. D'abord c'est que la ville est très-propicé à l'occupation ; elle est ce qui s'appelle , sous ce rapport-là , favorisée par la nature ; des positions magnifiques , des débouchés faciles , ajoutez à cela que les habitans sont riches , les logemens commodes , le sang très-beau !..... alors il est facile de concevoir que l'on soit occupé....

AIR *du Pot de fleurs.*

Dans notre Hanovre Bellonne
 Depuis sept ans a fixé son séjour ;
 On dirait qu'elle affectionne
 Egalement Neustadt et Lawenbourg ;
 Sur nos coteaux nous avons vu naguère
 De toutes parts briller les fleurs de lis ;
 A notre table aujourd'hui sont admis
 Les léopards de l'Angleterre.

Quant à moi , je me suis tracé une ligne de conduite , claire et facile à suivre. Je souhaite bon voyage au corps d'armée qui s'en va , et je me porte au-devant de celui qui arrive. Alors le discours aux vainqueurs : Braves..... je commence toujours par-là : Braves Hessois..... ou braves Mayençais..... je laisse même quelquefois le nom de la

nation en blanc, et je remplis quand le corps d'armée arrive; je suis même venu à bout de comprendre tout ces baragouins-là. Celui-ci brise les meubles; ça veut dire : *Faites-moi l'amitié de me passer le pain...* Celui-là vous donne la schlague; ça signifie : *Oserai-je vous demander un peu de vin ?* d'autres vous administrent des coups de plat de sabre; ça c'est une autre affaire, ça veut dire : *Je serais flatté que vous voulussiez bien me prêter quelque argent.* Quand ces bons bourgeois sont embarrassés, je leurs traduis tout cela. Pour moi, je n'en tire avec des politesses et des réquisitions; ça n'empêche pas souvent que quelques généraux me menacent de... (*il fait le signe de frapper*), mais j'ai pour cela un brave garçon, fortement constitué, qui subit les condamnations. Dans ces cas-là, il fait fonctions de bourgmestre. Ce pauvre Vilhem ! je ne sais pas comment il y tient !... il gagne bien son argent. Le voici.

SCÈNE V.

LE BOURGMESTRE, WILHEM, *apportant un lourd panier avec un couvert complet.*

LE BOURGMESTRE.

Apporte, mon pauvre Wilhem; débarrasse-toi de ça... là... qu'est-ce que tu as donc ? tu as l'air tout rompu.

WILHEM, *se détirant.*

Je crois bien ! qui est-ce qui tiendrait à un métier comme ça ?... M'en ont-ils donné hier !

LE BOURGMESTRE.

Ils t'en ont peut-être donné un peu trop... mais il faut être juste : le commandant de Neustadt avait droit de se plaindre. Tu sais que j'ai réglé ça à l'amiable avec lui : vingt-cinq coups de bâton pour le manque de pain, cinquante pour le manque de vin et autant pour l'absence des vivres-viande.

WILHEM, *étendant les bras.*

Il faut croire qu'hier on les a laissé manquer de tout.

LE BOURGMESTRE.

Non, je t'assure que le fournisseur a exactement livré

les rations, mais il est probable que la garnison aura été doublée. Alors, pour ce qui te concerne, c'était absolument la même chose que si on n'avait rien fourni.

WILHEM.

Est-ce qu'on ne pourrait pas dire à ce fournisseur de se faire bailler de temps en temps des états de situation ?

LE BOURGMESTRE.

Ce que je t'en dis, mon ami, c'est tout simplement pour te prouver qu'il n'y a pas eu mécompte dans ce que tu as reçu. Je serais désespéré qu'il y eût erreur à ton désavantage.... Mets le couvert.... dans ce coin-là.... (*A part.*) Je serai plus près pour entendre Charlotte.

WILHEM.

Pourquoi donc que vous m'avez demandé deux couverts.. puisque vous êtes seul ?

LE BOURGMESTRE.

Wilhem, je vous ai déjà dit que je n'aimais pas les questions.

WILHEM.

Excusez : c'est que j'avions peur que la garnison soit encore doublée.

LE BOURGMESTRE.

J'ai un appétit.... Qu'est-ce que tu m'apportes dans ce panier ?

WILHEM.

Ça vient de la réquisition que vous avez frappée sur Neustadt.

LE BOURGMESTRE.

Malheureuse ville !... être obligé de faire contribuer ainsi ses compatriotes !... (*Il tire un plat du panier.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?

WILHEM.

C'est une volaille de la basse-cour du fermier-Mayer.

LE BOURGMESTRE, *la flairant.*

Ce pauvre Mayer !... sans moi sa ferme serait au pil-

(12)

lage... quel fumet !... (*Il tire une bouteille du panier.*)
Et ceci ?

WILHEM.

C'est du vin... Comment donc que vous l'appellez ?

LE BOURGMESTRE.

De chez qui vient-il ?

WILHEM.

De la cave de ce banquier qui demeure à l'aut' bout de la ville.

LE BOURGMESTRE.

Alors c'est du Champagne... Voilà un bon citoyen !... si je n'y avais pas tenu la main, les Anglais lui auraient tout bu... Est-ce de son mousseux, Wilhem.

WILHEM.

Oui, monsieur le bourgmestre.

LE BOURGMESTRE.

Et cela ?

WILHEM.

C'est un pâté pour quoi que vous avez donné un bon sur le pâtissier de la paroisse.

LE BOURGMESTRE.

C'est bien le plus patriote des restaurateurs. Pas de sacrifice qui lui coûte pour son pays.

AIR : *L'incognito ne peut sans doute.*

O mon pays ! ô pauvre ville !
Je prends bien part à tes malheurs !
Grand Dieu ! quel estomac facile !
Quelle santé chez les vainqueurs !
Bientôt leur appétit terrible
Ne laisserait plus rien ici.

WILHEM.

Et vous prenez le plus possible ?

LE BOURGMESTRE.

Autant de pris sur l'ennemi.

A présent, mon ami, je vais me mettre à table.... Tu n'as plus que faire ici.

WILHEM.

Est-ce qu'il ne faut pas vous servir ? (*A part.*) Si je pouvais déjeuner aussi sur la ville !

LE BOURGMESTRE, *prenant place à table.*

Non, non.... tu m'es tout à fait inutile.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDANT ANGLAIS.

LE COMMANDANT, *à la cantonnade.*

Faites doubler les postes...., empêchez les habitans de sortir dehors..... et si l'attaque commence, battez la générale.

LE BOURGMESTRE, *à part, avec mauvaise humeur.*

Au moment où j'allais.... (*Il va au devant du Commandant anglais, son chapeau à la main.*) Votre Excellence a-t-elle besoin de quelque chose?... est-elle parvenue à découvrir?...

LE COMMANDANT.

Rien du tout. L'officier français, il a trouvé un récellement dans la ville.

LE BOURGMESTRE.

Les habitans sont incapables....

LE COMMANDANT.

Je être sûr.

LE BOURGMESTRE.

En ce cas-là c'est différent; et puisque vous êtes sûr, c'est moi qui me trompe.

LE COMMANDANT.

Je veux que lui être retrouvé avant trois heures.

WILHEM, *à part.*

Pourvu que ça ne me retombe pas sur le dos.

LE COMMANDANT.

J'ai pris pour lé avoir des disposichionnes fortement prudentes.

LE BOURGMESTRE.

Je m'en rapporte parfaitement, général, à votre sollicitude pour les habitans de Neustadt.

LE COMMANDANT.

Au contraire, je veux consulter vous.... vous être le père naturel de vos administrés.

LE BOURGMESTRE.

Je suis tout prêt à faire exécuter les mesures....

LE COMMANDANT.

C'est pourquoi que j'ai ordonné que après lé première heure.... si lé officier français il n'est pas retrouvé....

WILHEM, *à part.*

Le diable t'emporte !

LE COMMANDANT.

J'ai ordonné que lé ville paie une contribution extraordinaire de cinquante mille thalers, après lé première heure.

LE BOURGMESTRE.

Rien de plus simple : Convocation du conseil de district... répartition entre les plus imposés... une règle de société.

LE COMMANDANT.

Après lé deuxième heure, emprisonnement de toute lé populachion mâle.

LE BOURGMESTRE.

C'est ce que nous appelons une mesure générale.... ça évite l'embarras des signalemens, des interrogatoires.... des procès-verbaux.... toutes formalités vexatoires.

LE COMMANDANT.

Après lé troisième heure.... jé fais lé barbe à toute lé ville.

LE BOURGMESTRE.

Je ne connais pas cette mesure-là.

LE COMMANDANT.

Vous pas comprendre ?... jé détruis de fond en comble.

LE BOURGMESTRE.

Ah ! pardon !... vous détruisez la ville ?... c'est clair : vous la rasez.... C'est que vous disiez faire la barbe.

LE COMMANDANT.

Est-ce que ce ne pas être lé même chose.

LE BOURGMESTRE.

Pas absolument. Nous entendons par faire la barbe... (*il porte la main à son menton*) au lieu que raser une ville... Mais la nuance est si délicate !

LE COMMANDANT.

Vous approuvez ?

LE BOURGMESTRE.

Je crois à propos de voir les notables ; ces mesures-là ne laissent pas de les intéresser : et... (*faisant le signe de sortir*) si vous voulez bien permettre... (*Bas à Wilhem*) Cache donc le déjeuner. (*Au commandant anglais*) si vous voulez bien permettre que je vous accompagne.

LE COMMANDANT.

Il n'y a pas d'inconvénient à laisser écouler lé première heure. (*Indiquant le déjeuner.*) Qu'est-ce que vous avoir là ?

LE BOURGMESTRE.

C'est un petit repas de famille , qui n'est pas digne de vous être offert.

LE COMMANDANT.

Je accepte avec une grande quantité de plaisir.

LE BOURGMESTRE.

Vous me faites beaucoup d'honneur. (*A part*). Je tremble que Charlotte...

LE COMMANDANT, *se mettant à table.*

Du Champagne ?... Jé bois à votre ville de Neustadt , qui

dans cette guerre pour lé conquête de lé Silésie, à puissamment secondé lé courage de l'Angleterre par lé fourniture de les rachionnes.

LE BOURGMESTRE.

Permettez qu'on prenne sa revanche : Je bois au brave commandant, dont la clémence tempère les fureurs de Bellonne.

AIR : *En France même, je l'espère. (Du Billet de loterie.)*

Tempérant nos justes alarmes
Par de sages précautions,
Vous nous protégez de vos armes ;
Tranquillement nous reposons
A l'abri de vos bataillons,
Qui veillent pour nous qui dormons.
Vos baïonnettes tutélaires
Tous les jours nous traitent en frères.

LE COMMANDANT.

Que lé Champagne fait de bien !....

LE BOURGMESTRE, à part.

Surtout quand il ne coûte rien.

Puisque votre excellence est dans l'intention de faire emprisonner toute la population mâle, il serait peut-être à propos qu'elle me donnât un sauf-conduit : car, vu mon sexe, ses soldats pourraient me prendre pour un citoyen !

LE COMMANDANT.

Jé veux éviter l'erreur, et jé avoir là un sauf-conduit, (*Victor entr'ouvre la porte de la cachette, tandis que Wilhem, qui s'est emparé d'une bouteille, la vide à l'écart, et attire, par cette action, l'attention du bourgmestre*) ordre de laisser circuler lé porteur.... Ce être le seul que je h'avais délivré. (*Le commandant anglais, tout en mangeant, tend le bras pour présenter le sauf-conduit au bourgmestre : Victor s'en saisit et referme la cachette*). Avec ça, vous pouvez sortir dehors de lé ville : (*toujours mangeant*) lé trouvez-vous en règle ?

LE BOURGMESTRE, quittant Wilhem.

Plait-il ?

LE COMMANDANT.

Trouvez-vous le sauf-conduit chioufisant ?

LE BOURGMESTRE, *cherchant ses lunettes.*

Si vous avez la bonté de me le donner, je vais examiner.

LE COMMANDANT.

Vous venez de lé prendre.

LE BOURGMESTRE.

Moi ?

LE COMMANDANT.

Vous moquez-vous ?

LE BOURGMESTRE, *avec complaisance.*

Votre excellence veut rire.

LE COMMANDANT.

Vous mé ennuyez ; ... rendez-moi le sauf-conduit.

LE BOURGMESTRE, *fouillant dans ses poches.*

Je puis assurer à votre excellence... (*A Wilhem.*) M'as-tu vu prendre quelque chose ?

WILHEM, *montrant le déjeuner.*

Sûrement que je vous ai vu prendre quelque chose.

LE COMMANDANT, *frappant du pied.*

Je être sûr. No daout. goddam ! you ere ai d'germenne dôgue.

LE BOURGMESTRE, *à part, cherchant.*

Allons, le voilà qui parle anglais.

AIR : *Mon enfant, plus de tendres fleurettes.*

Ah ! vraiment la chose est incroyable !

LE COMMANDANT.

Magistrat, je vous rends responsable ;

Retrouvez, ou vous êtes coupable,

Le permis

Que je vous ai remis.

(*On entend un roulement de tambours.*)

Mais j'entends les tambours qui résonnent ;

Je me rends au signal qu'ils me donnent.

(18)

La valeur... le Champagne... ils bouillonnent,
Et je vais
Combattre les Français.

(*Parlant.*) Ça n'empêchera pas... Je reviens après la victoire.

Reprise de l'air.

ENSEMBLE.

Votre audace est vraiment incroyable ;
Magistrat, je vous rends responsable, etc.

LE BOURGMESTRE.

Ah ! vraiment la chose est incroyable !
Que milord se montre plus traitable ;
Il ne peut me rendre responsable
D'un permis
Qu'on ne m'a pas remis.

(*Le Commandant sort.*)

SCÈNE VII.

LE BOURGMESTRE, WILHEM, *s'empressant de desservir et de ranger la table.*

LE BOURGMESTRE.

Wilhem, mon ami, approche..., approche donc.... voilà, mon enfant, une affaire qui paraît prendre pour toi une tournure désagréable.

WILHEM, *s'armant d'un balai et se mettant à balayer.*

Ça ne me regarde pas.

LE MAGISTRAT.

Je te demande pardon.

WILHEM, *continuant de balayer.*

J'sommes ben sûr que ça ne me regarde pas.

LE BOURGMESTRE.

Alors, mon ami, cela me donnerait à penser que tu n'as pas entendu ce que le commandant anglais nous a fait l'amitié de nous dire.

WILHEM.

Est-ce que je pouvons retrouver ce que je n'avons pas.

LE BOURGMESTRE.

Je suis à cet égard-là dans une position parfaitement analogue à la tienne; mais voici le raisonnement que je fais : nous sommes trois; entre trois un papier important s'égaré ; il est prouvé que ni le commandant anglais ni moi ne l'avons; alors il est évident que ce ne peut être que toi. Je te défie de sortir de ce syllogisme-là.

WILHEM.

Je n'y entendons rien; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne l'ons pas, que je ne le chercherons pas, et que je ne me laisserons pas rosser.

LE BOURGMESTRE.

Ne te plains donc pas; chacun ses embarras. Tu es obligé de retrouver un passe-port que tu n'as pas perdu, et moi un officier que je n'ai certainement pas égaré. Il est possible que les Français soient vainqueurs; c'est ce que je te souhaite et ce que vais observer du haut du clocher. En attendant, je vais t'enfermer ici, vu que je réponds ce toi.

WILHEM, *le suivant.*

Monsieur le bourgmestre...

LE BOURGMESTRE.

Cherche, mon ami.

WILHEM.

Laissez-moi donc sortir.

LE BOURGMESTRE, *sortant et fermant la porte.*

Ça ne se peut pas.

SCÈNE VIII.

WILHEM, *seul, donnant des coups de son balai dans la porte.*

Ouvrez donc...! ouvrez donc...! ou j'enfonçons la porte, je çassons tout... Pan..., pan... (*Le balai se sépare du manche.*) v'là ce que c'est...! Ah! dame! si on me pousse

à bout, j'en ferons bien d'autres, des dégâts... C'te bêtise d'aller m'enfermer d'peur que j'échappions aux coups de ces messieurs. (*Il agite le manche qu'il tient à la main.*) C'est qu'ils y vont joliment.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

On dit qu'c'est chose assez commune
Dans les emplois d'faire fortune
Quand on saisit l'occasion
Et qu'on a de l'ambition ;
Mais moi, j'n'en ai pas ; au contraire
Si queuq'chose peut me déplaire
Dars la plac' qu'on m'a fait avoir ,
C'est qu'on a trop à recevoir.

(*Regardant le manche qu'il tient à la main.*) Tiens, je suis-t'il bon, moi, si je laissons ce manche comme ça, il se trouverait là comme Mars en Carême, quand Goddam va revenir ; (*il ramasse le balai et le rajuste*) faut encore être plus malin qu'eux. (*Il cogne par terre.*) J'me ferions soldat s'il ne fallait pas être brave, (*il s'approche de la muraille et cogne pour assujettir son balai*) et j'ferions joliment aller les bourgmestres. (*Il donne du manche dans le secret de la porte de la cachette qui s'ouvre subitement.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est qu'ça?

SCÈNE IX.

WILHEM, VICTOR.

WILHEM, *reculant.*

Un Français! au secours...! au secours...!

VICTOR, *atteignant Wilhem.*

Te tairas-tu? (*Le prenant à la gorge.*) Si tu t'avisés de jeter un cri...

WILHEM, *à genoux.*

Ah! je vous en prie, ne me tuez pas, monsieur le Français, battez-moi si vous voulez, ça m'est égal.

AIR de M. Tardif.

A vos pieds j'demande grâce,

(*A part.*)

J'nos' sur lui jeter les yeux.

VICTOR.

Relève-toi , prends une place.

WILHEM.

Je ne demande pas mieux.

(*A part.*)

Dans la plac' du capitaine ,
P't êtr' ben qu'je n's'rons pas frappé.
C'est lui , s'il doit prendr' la mienne ,
Qui sera ben attrapé.

(*Haut.*)

Vous voulez que j'prenn' vot' plac'
Je ne demande pas mieux

(*A part.*)

D'obtenir ainsi ma grace ,
Vraiment je suis tout joyeux.

VICTOR.

Tu veux qu'on te fasse grace ;
Je ne demande pas mieux ;
Mais il faut , prenant ma place ,
Te soustraire à tous les yeux.

(*Il pousse Wilhem dans la cachette et la referme sur lui.*)

SCÈNE X.

VICTOR , *seul.*

Charlotte ne revient pas ; ... les habits qu'elle m'avait promis m'auraient été utiles. N'importe , je tiens le sauf-conduit. (*Il s'approche de la porte et essaie de l'ouvrir.*) Ah ! mon Dieu ! la porte est fermée ! (*Après un moment de réflexion.*) Reprenons le chemin qui m'a conduit ici. (*Il ouvre la fenêtre et s'apprête à l'escalader.*) Une sentinelle sous la fenêtre ! (*Écoutant à la porte.*) On vient ; rentrons dans cette retraite. Imprudent ! je l'ai refermée , et j'ignore le secret ; allons à mon étoile.

(*Il se retire à l'écart au fond du Théâtre.*)

SCÈNE XI.

LE BOURGMESTRE, VICTOR, PLUSIEURS NOTABLES.

CHOEUR DE NOTABLES.

AIR : *Goutons sans bruit , tandis qu'elle sommeille.*

Eh bien ! l'Anglais obtient-il l'avantage ?

Prévoyez-vous quel sera le vainqueur ?

A qui faut-il , suivant l'usage ,

Aller présenter notre hommage

Et nos complimens de rigueur ?

LE BOURGMESTRE , *rystérieusement.*

Messieurs les notables , je descends à l'instant de mon observatoire ; vous savez ce petit observatoire militaire que j'ai fait bâtir au sommet du clocher de Neustadt , parfaitement à l'abri de la bombe , hors de la portée du boulet et qui domine le cours de l'Elbe. Là , je planais en quelque sorte sur l'action. Les avant-postes français ont commencé à tirailler ; les Anglais ont répondu ; l'artillerie n'a pas tardé à s'en mêler ; la cavalerie , comme bien vous pensez , n'est pas restée en arrière. A travers le brouillard et la fumée , il fallait un œil d'aigle pour suivre les mouvemens . . . J'ai pris ma lunette d'approche , au moyen de laquelle j'ai aperçu très-distinctement les régimens de Flandre et de Picardie qui gagnaient du terrain , le centre de l'armée anglaise qui fléchissait , et je ne doute pas qu'en ce moment elle ne soit dans une déroute complète. La victoire doit être au prince de Soubise , et je serais l'homme du monde le moins surpris , quand je verrais les Français ici tout à l'heure.

VICTOR , *à part.*

Qu'entends-je ? . . . il faut payer d'audace. (*Haut à la cantonnade.*) Portez armes !

LE BOURGMESTRE , *aux notables.*

Qu'est-ce que je vous disais ? voilà leur avant-garde. (*Avec éclat.*) Messieurs les notables , découvrez-vous.

VICTOR , à la cantonnade.

Posez des sentinelles à toutes les portes de la ville , et qu'on se mette sans relâche à la poursuite des Anglais. (*Au Bourgmestre.*) Je prends possession de cette ville au nom du roi de France. (*Il va pour sortir.*)

LE BOURGMESTRE , tirant un discours de sa poche.

Permettez , permettez. (*Aux notables.*) Inclinez-vous , j'ai là mon affaire. (*Lisant.*) Braves Français.....

VICTOR , l'interrompant.

Ça ne me regarde pas. Je vais vous envoyer le général.... si je parviens à le rejoindre. (*Il s'esquive rapidement.*)

SCÈNE XII.

LE BOURGMESTRE , LES NOTABLES.

LE BOURGMESTRE , d'un air affairé.

Messieurs , nous n'avons pas de temps à perdre. Il s'agit de préparer aux nouveaux vainqueurs une réception brillante. (*S'adressant à l'un des notables.*) Faites tapisser les rues , jeter des fleurs , tresser des guirlandes. Il n'y a rien de trop beau pour les Français.

(*Le notable sort.*)

Vous , ordre aux habitans de se réjouir...vous organisez la joie dans les familles,... des physionomies riantes à toutes les fenêtres.

(*Le notable sort.*)

Vous autres , préparez les repas , tarissez les caves , faites tourner les broches et ne perdez pas de vue que la victoire chérit les bons morceaux.

(*Les derniers notables sortent.*)

SCÈNE XIII.

LE BOURGMESTRE , seul.

A présent j'entends cette affaire-là , comme si je n'avais fait que ça toute ma vie ; ça ne me coûte pas la moindre des choses : ça se réduit à quelques ordres à donner. Par exemple dans ces circonstances-là , il faut du caractère , et je suis le premier à me prononcer. Vivent les Français ! vivent les Français !

SCÈNE XIV.

LE COMMANDANT ANGLAIS, *suivi de quelques soldats anglais.*

LE BOURGMESTRE, *apercevant le commandant.*

Vivent les Fran.... (*A part.*) Eh bien ! qu'est-ce que je vois donc , il n'est pas parti !

LE COMMANDANT, *à ses soldats.*

Lé consigne il est de laisser sortir personne. (*Au Bourgmestre.*) Bourgmestre, j'ai des choses sévères à vous demander.

LE BOURGMESTRE.

A moi ? ah ! laissez-donc !... est-ce que vous n'avez pas été battu ?

LE COMMANDANT.

Béttu, moi ?

LE BOURGMESTRE.

A plates-coutures, mon ami ; vous croyez donc qu'on ne sait pas ce qui se passe ? vous sentez bien que je ne me charge pas d'approvisionner une armée en déroute.

LE COMMANDANT.

Qu'appellez-vous en déroute ?

LE BOURGMESTRE.

Ne dirait-on pas que c'est la première fois.

LE COMMANDANT.

Vous insultez moi, insolent !

LE BOURGMESTRE.

Parbleu ! ne croyez-vous pas me faire peur avec vos plumes de coq !

LE COMMANDANT.

Bourgmestre, taisez-vous.... et répondez.

LE BOURGMESTRE.

Je n'ai pas de réponse à vous faire.... S'il ne s'agit que de crier, je crierai encore plus fort que vous.... Je vous

engagé à... autrement, je pourrais être contraint à des mesures de rigueur, j'appelle les Français qui sont en force.

LE COMMANDANT, *forçant le bourgmestre à reculer.*

Qu'est-ce que vous parlez de Français? ma garnisonne il est doublée, et je suis le maître de la ville, entendez-vous?... toujours le maître.... toujours.

LE BOURGMESTRE, *à part.*

Ah! mon Dieu! est-ce que je me serais prononcé trop tôt? (*Il va regarder à la fenêtre.*)

LE COMMANDANT.

AIR : *Ah! vous avez des droits superbes.*

Pour les troupes que je rassemble,
Il faut tripler les rations;
Je puis eucor, si bon me semble,
Manger vos bœufs, et vos moutons,
Casser les vitres, les bouteilles....
Je pourrais même à la rigueur
Vous faire couper les oreilles.

LE BOURGMESTRE, *à part.*

Ah! le joli droit du vainqueur!

(*Haut.*)

Vous savez toute la part que ma ville libre prend au succès... je viens d'ordonner des réjouissances, des repas succulents vous attendent.... (*A part.*) Au fait, peu importe pour pour qui la broche tourne.

LE COMMANDANT.

Il ne s'agit pas de repas.... vous avez de l'intelligence avec le hennemis.

LE BOURGMESTRE.

Par exemple, voilà la première fois.... jamais je n'ai été en butte à une pareille accusation. (*Se frottant les mains.*) A cet égard là, je suis parfaitement tranquille; ce n'est pas après sept ans d'une réputation établie, qu'on va compromettre son état. Demandez à tous les généraux

que j'ai eu l'honneur de recevoir, au duc de Nassau, au prince de Soubise, au grand Frédéric... je crois même au grand Malboroug, qui m'ont fait plusieurs fois l'amitié de m'envoyer pour dîner deux ou trois régimens... sans façon. Ils ont trouvé à Neustadt bon logement, des égards, du zèle, du bon vin, du dévouement, et toujours dans les premières qualités.

(*On entend un grand bruit du côté où Wilhem est enfermé.*)

LE COMMANDANT.

Qu'est-ce que c'est que ce tépège dedans lé muraille ?

LE BOURGEMESTRE, *embarrassé.*

Mais... ce sont de ces bruits... vous savez... quelquefois... on entend la charpente qui travaille.

(*Nouveau bruit.*)

LE COMMANDANT.

Vous dissimulez quelqu'un de ce côté ?

LE BOURGEMESTRE.

Je vous assure que c'est sans aucune importance. Si ça intéressait le moins du monde le salut de votre corps d'armée, vous sentez que je serais le premier à vous dire... voilà....

LE COMMANDANT.

Soldats, enfoncez lé muraille.

(*Les soldats s'avancent vers la cachette.*)

LE BOURGEMESTRE, *les arrêtant.*

Alors, vous m'obligez à vous dire franchement ce que c'est, voici le fait : J'ai tenu sur les fonts baptismaux (je vous demande pardon de vous entretenir d'affaires de famille qui sont sans aucun intérêt) un enfant du sexe féminin, il y a environ dix-huit ans; par conséquent la jeune personne est aujourdhui.... elle a à peu près acquis tout son développement. Je n'ai pas cru nécessaire de la produire au milieu de ce fracas des armes, de ce désordre militaire; ce n'était pas conforme à mon plan d'éducation, qui n'est pas d'en faire une Jeanne d'Arc. Alors, pour concilier son ingénuité avec les nécessités de mon état, j'ai fait cons-

truire une espèce de petit boudoir.... où elle est à l'abri des casques, des épaulettes, des éperons.

LE COMMANDANT.

Ouvrez lé boudoir.

LE BOURGMESTRE.

Rien de plus simple : pour vous faire voir que je n'y entends pas malice, il suffit de pousser ce ressort presque imperceptible.... mais c'est inutile.... à présent que votre curiosité est satisfaite.

LE COMMANDANT.

Ouvrez lé boudoir !

(*Un soldat se détache et va pousser le ressort.*)

LE BOURGMESTRE, à part.

Il n'y a pas moyen de l'éviter.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, WILHEM.

LE COMMANDANT, *poussant Wilhem devant le bourgmestre.*

Est-ce là lé jeune personne ?

LE BOURGMESTRE, *étonné.*

Comment ! c'est lui que vous avez trouvé ? (*A part, à Wilhem.*) Si tu dis qui tu as vu, je t'assomme.

LE COMMANDANT, à *Wilhem.*

Si tu n'avoues pas qui t'a mis là-dedans, je te fais pendre.

WILHEM, *les regardant tous les deux.*

C'est-à-dire qu'il faut que je me décidions entre la corde et le bâton. (*Au commandant.*) Puisque je ne serons qu'assommé, j'allons vous conter ça franchement. C'est un officier français qui m'a poussé là-dedans. J'en savons pas davantage.

LE BOURGMESTRE.

Mensonge ! Calomnie ! Vous entendez bien que je n'irais pas... C'est entièrement opposé à mon caractère. Quand il s'agit des intérêts du duc de Cumberland, et de la gloire du grand Frédéric!...

LE COMMANDANT.

Bourgmestre , je vais m'assurer dé votre personne.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *dans la coulisse.*

Mais laissez-moi donc...

LE BOURGMESTRE.

Ciel! Charlotte qu'on arrête!

(*Elle entre , suivie de quelques soldats.*)

LE BOURGMESTRE.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Souffrez , milord , que j'interroge
Cette jeune et simple beauté ;
De sa bouche où la candeur loge,
Vous apprendrez la vérité.

(*A Charlotte.*)

Vous avez donc fui la cachette
Protectrice de vos attraits ?

CHARLOTTE.

Oui , j'ai quitté cette retraite
Qui vient de sauver un Français !

LE COMMANDANT , *au bourgmestre.*

Qui vient de sauver un Français !

ENSEMBLE.

LE BOURGMESTRE.

En vain l'apparence m'accable ;
Je prouverai facilement
Qu'ici je ne suis pas coupable ;
(*au commandant*)

Mais différez le jugement.

LE COMMANDANT.

Maintenant le crime est palpable
Il faut hâter le châtement ;
A mon tour , je serais coupable
En différant le jugement.

CHARLOTTE.

Si c'est un crime inexcusable
D'avoir un cœur compatissant,
Ici je m'avouérai coupable,
Et j'attendrai mon jugement.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, UNE ORDONNANCE, qui, à la fin du morceau, apporte une dépêche au commandant; celui-ci s'empresse de l'ouvrir.

LE COMMANDANT, au bourgmestre.

Votre tréhison il est prouvé; (lui donnant la lettre) lisez lé dépêche.

LE BOURGMESTRE, tout tremblant. Il lit :

« Commandant,

« Un officier français a été rencontré par vos avant-
« postes... On a dû le laisser passer, attendu qu'il était
« porteur d'un sauf-conduit. (*A part.*) Voilà le diable
« de sauf-conduit! (*Il continue.*) Je vous transmets cette
« pièce qu'il a laissée entre nos mains. »

LE COMMANDANT.

Vous n'avez rien à ajouter pour lé justificachionne.

LE BOURGMESTRE, à part.

Le diable s'en mêle. Il faudrait une affaire générale pour me tirer de là.

SCÈNE XVIII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR.

WILHEM, courant auprès du bourgmestre et montrant Victor.

Monsieur le bourgmestre, le voilà!... c'est lui....

LE BOURGMESTRE.

Qui?

WILHEM.

Le Français qu'on cherche.

LE BOURGMESTRE.

Je demande qu'on l'arrête. Arrêtez ! arrêtez !

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Pour l'exemple , il faut qu'on sévisse ;
L'important est de se presser ,
Et des lenteurs de la justice
Nous pouvons nous débarrasser.
Milord , si vous daignez m'en croire ,
Faisons-le pendre sans retard ,
Par un jugement provisoire
Qu'on pourra confirmer plus tard.

VICTOR , *au commandant , lui remettant un papier.*

Monsieur le commandant , je suis chargé de vous notifier qu'un armistice vient d'être conclu entre les deux armées. J'avais un autre motif pour solliciter cette mission. Ma présence en ces lieux aurait pu compromettre la personne de M. le bourgmestre ; je viens attester qu'il est tout à fait étranger à mon évasion.

LE BOURGMESTRE.

Parlez donc , quel diable ! ce n'est pas tout ; faites-moi le plaisir de dire à monsieur si c'est moi qui vous ai fait entrer dans cette cachette.

VICTOR.

Non ; voici la coupable.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Charlotte , je puis en ce jour
Vous montrer ma reconnaissance ;
L'hymen dans cette circonstance ,
Paie la dette de l'amour.

LE BOURGMESTRE.

Moi , j'en offre autant à mon tour.

(31)

VICTOR.

L'hymen est , avec votre place ,
Incompatible en maint devoir :
Un magistrat matin et soir
Doit observer ce qui se passe ;
Mais un mari ne doit rien voir.

LE BOURGMESTRE.

Je n'ai pas de leçon à recevoir de vous !... C'est tout au plus ce que je pourrais souffrir, si l'armistice vous accordait l'occupation de ma ville libre.

VICTOR.

Au contraire, il a été convenu que Neustadt resterait en dehors de la ligne des deux armées.

LE BOURGMESTRE.

C'est-à-dire que ni les Français, ni les Anglais... Voilà un de ces désastres auxquels je ne me serais jamais attendu.

WILHEM , à part.

A la bonne heure... Ça va me donner un peu de répit.

LE BOURGMESTRE.

Puisque vous êtes décidé à partir, je ne puis que vous témoigner le plaisir que j'aurai toujours à vous recevoir les uns ou les autres. Croyez que je n'oublierai jamais les relations agréables que nous avons eues ; qu'il ne dépendra pas de moi de les faire revivre , et de leur donner toute l'activité que comporteront la victoire et les circonstances.

AIR.

Vous avez fini la campagne ;
Puissiez-vous, c'est tout mon désir ,
De nous et de notre Champagne
Garder un tendre souvenir.

(Reprise de l'air.)

Vous avez fini la campagne, etc.

VICTOR et LE COMMANDANT.

Nous avons fini la campagne ;
Mais nous saurons avec plaisir
De vos soins , de votre Champagne ,
Nous rappeler le souvenir.

WILHEM.

Ils s'en vont..... tant mieux , moi j'gagne ;
Mais des coups que leur bon plaisir
M'a donnés durant c'te campagne ,
Je garderai le souvenir.

CHARLOTTE , à Victor.

Je vais être votre campagne ;
Des doux nœuds qui vont nous unir ,
Quand vous ferez une campagne ,
Gardez toujours le souvenir.

LE BOURGMESTRE.

AIR : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Trompant mes calculs , mon attente ,
Anglais , Français , tout me manque à la fois ;
Ma ville libre , hélas ! devient vacante !....

Me voilà réduit aux abois.

C'est un malheur que j'ai peine à comprendre ;

(*s'adressant au public.*)

Ils reviendront..... Messieurs , en attendant ,
Remplacez-les , et chez nous daignez prendre
Force billets de logement.

20 JY 63

FIN.

ENSEMBLE.